

lointain quartier de Belleville ; mais, aujourd'hui, elle n'avait pas le droit de faire une dépense inutile. Et puis, c'était un des premiers jours d'avril, un beau jour de printemps, un jour comme celui où elle s'était mariée avec Jean Chevillé, un brave ouvrier sculpteur.

Ce souvenir lui revenait tout à coup, pour la soutenir dans sa misère, car c'était la misère maintenant...

Et cependant, ils avaient été si heureux les premières années ! Lui, excellent ouvrier, gagnant largement la vie de la maison ; elle, bonne ménagère, toute à son mari, fière de lui ; et, quand un petit leur était venu, il leur avait semblé que c'était le bonheur pour toute la vie. Ils étaient confortablement installés dans un logement de trois chambres, rue des Couronnes, avec un mobilier jeune et coquet acheté peu à peu. Rien ne manquait à la maison.

Et soudain, une chose absurde, banale avait troublé leur douce quiétude. Des bruits de guerre, la concurrence de l'étranger, l'abondance des stocks, un tas de choses auxquelles ils n'entendaient rien, avaient suffi. Il y avait deux ans environ que le patron de Jean Chevillé avait été forcé de diminuer légèrement le prix du salaire : six mois après, il avait réduit les heures de travail ; bientôt même, il avait supprimé un jour ; et, depuis huit mois, Jean Chevillé ne travaillait plus que deux ou trois jours par semaine. Il cherchait courageusement de la besogne dans d'autres ateliers ; il n'en trouvait pas.

Quand sa femme avait vu la gêne se glisser dans la maison, elle n'avait pas hésité ; elle s'était représentée dans l'atelier où elle travaillait autrefois, et on lui avait donné des confectons qu'elle pouvait faire chez elle en surveillant son ménage.

Les jours où son mari ne travaillait pas, il la remplaçait, pour conduire le petit à l'école ; et pour les menus soins de la maison. En travaillant beaucoup, et veillant parfois jusqu'au matin, elle achevait quatre confectons en une semaine et gagnait vingt francs. Cela ne remplaçait pas l'argent que le mari ne gagnait plus ; mais du moins ils vivaient sans s'endetter, et s'ils supportaient quelques privations, les sourires de leur enfant les consolaient : ils se disaient que cela ne durerait pas.

Malheureusement cela n'avait déjà que trop duré et s'était compliqué du mauvais état des affaires, qui avait fini par toucher les confectons, aussi bien que les meubles. Un jour, on n'avait plus donné que deux confectons, à la pauvre femme, bientôt même une seule par semaine.